

Publications internationales Florilège 12

2019-2020

BURKINA FASO	2
Jean Fidèle Bambara, <i>Vivre ensemble</i> , Garango.....	2
CAMEROUN.....	4
Daquin Cédric Awouafack, <i>Plume collective</i> , Dschang.....	4
Alex Legrand Temeze Liedze, <i>Plumes Solidaires</i> , Dschang	5
CONGO.....	6
Massanga Abdala Ismaël, <i>Ensemble</i> , Université Marien Ngouabi, Brazzaville.....	6
Méchak Eliezer Mbani, <i>Feu-étique</i> , Brazzaville.....	6
REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO	7
Calvin Ngao, <i>Recueil poétique</i> , étudiant en GA. Université de Kinshasa	7
CHINE	10
Tristell Daugarhin Mouanda Moussoki, <i>Lueur crépusculaire</i> , Zunyi Vocational and Technical College, Ghuizou	10
GRECE.....	11
Néphélie Chantzis, <i>Vérités</i> , 1ère. Lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes. Enseignante : Maryse Fraysseix	11
Eurydice Costopoulou, <i>Equations</i> , 1ère. Lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes. Enseignante : Maryse Fraysseix. 1 ^{er} Prix étranger du concours Louis Guilloux 2019.	19
HAÏTI.....	25
Claude-Bernard Alceus, <i>Rime, rythme et rire</i>	25
Jean-Baptiste Wolbens, <i>Hommage aux trépassés</i>	25
ITALIE.....	27
Claudia Caprara <i>Vittime suicide</i> , Liceo Socrate, Roma.....	27
Ambra Grande, <i>Giardino in fiore, Jardin en fleur</i> , Milan.....	29
ROUMANIE.....	31
Nicoleta Dănăilă, <i>Aquarelle</i>	31
SLOVAQUIE.....	31
Anna Doris Šátková, <i>Comment nous vivons</i> , Gymnázium Matky Alexie, Bratislava	31

Barbora Csornaiová, <i>De la paix dans mon âme</i> , Gymnázium Matky Alexie, Bratislava.....	32
Dorota Vandáková, <i>La Vie entre les murs</i> , Gymnázium Matky Alexie, Bratislava, Slovaquie.....	33
SUEDE.....	34
Margareta Nordin, <i>L'Année Prochaine</i> , Folkuniversitetet de Stockholm. Enseignante : Françoise Sule.....	34
Margareta Nordin, <i>Dans Mon jardin</i> , , Folkuniversitetet de Stockholm. Enseignante : Françoise Sule.....	35
Margareta Nordin, <i>Il y a un temps</i> , , Folkuniversitetet de Stockholm. Enseignante : Françoise Sule	36
SOUDAN	38
Abdelwahhab Mouhammed, <i>Rêves en grève</i> . Université d'El Nilein, Khartoum.....	38
Abdelwahhab Mouhammed, <i>Message de manque</i> . Université d'El Nilein, Khartoum.	39
Abdelwahhab Mouhammed, <i>Le train</i> . Université d'El Nilein, Khartoum.	40
Abdelwahhab Mouhammed, <i>Les bêtises de l'amour</i> . Université d'El Nilein, Khartoum.	41
Abdelwahhab Mouhammed, <i>Dialogue d'adieu</i> . Université d'El Nilein, Khartoum.	42

BURKINA FASO

Jean Fidèle Bambara, *Vivre ensemble, Garango*

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

Du chromosome au fœtus, tous de même procédure
Doivent se suivre, les êtres de la même nature

Impératif de penser comme l'autre !
Impératif de marcher en apôtre !
Oui ! Les apôtres de la vie
Les deux poumons toussent ensemble
Toi et moi, on se ressemble

Comment pourrais-je connaître le goût de la vie,
Sans vivre avec autrui
As-tu déjà entendu qu'une graine,
De sable a construit toute une maison ?
Une recherche sur le net sera vaine
Oups ! Sûrement, la réponse est l'union

Voilà ! La beauté de l'arc-en-ciel
Sa myriade de couleurs fait son potentiel

Dessinons une vie de couleurs !
Crayon noir, jaune, blanc...
Aucune importance de races
Elles se complètent autant

Que le soleil de joie se lève dans mon monde !
Qu'il se couche dans le tien !
Je suis là pour toi, même à travers une onde
Je t'apporterai mon soutien

La vie est une fleur
Moi le pollen
La vie est un cœur
Toi la veine

Tiens ma main
Ton absence me serait une fin
Qui pour me conseiller, réconforter mon cœur ?
Qui pour me donner un câlin ?
Même si tu me donnes souvent une joie douloureuse
Je la préfère
Ton absence me plonge dans une douleur douloureuse
Tu es un repère

Parfois, sans faire attention, je trébuche
Erreur est humaine
Parfois, je brise ton cœur telle une cruche
Pardon, brisons la chaîne de cette haine !
Sur moi, ne pointe pas des armes
Je suis ton frère, essuie mes larmes
Toi, ma sœur, autrui
Toi mon frère, ami

Naître le jour de la fraternité,
Grandir dans la solidarité,
Sans différence de sexes, égalité,
Ainsi doit être le cursus de la vie...

CAMEROUN

Daquin Cédric Awouafack, *Plume collective*, Dschang

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

On s'assemble à chaque aube d'une nouvelle existence

pour boire le thé en communauté

le crépuscule venu certains s'en vont

mais l'esprit demeure

on lit les images de la nature

on laisse voler nos rêves jusqu'aux cieux

et avec la plume collective

de la muse synthétique

du souffle des souffles

on écrit le rêve communautaire

sur le tableaux des signes

que scrute dans chaque mémoire la cervelle identitaire

les nectars des fleurs d'âge

coulent de la bouche de la vieillesse

des jets d'encre aux proverbes d'or

la jeunesse dans ses prouesses poétise l'essor

les enfants jouent aux jeux d'écriture

ils cueillent les mots comme des roses

et dans leur jardin de mots

au retour de la rosée

il pleut des surprises :

/les/hommes/intègres/vivent/en/harmonie/

/l'humanité/est/un/ensemble/à/vivre/c'est/l'unité/des/unités/

Alex Legrand Temeze Liedze, *Plumes Solidaires*, Dschang

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

Loin des plumes solitaires

L'écriture d'ensemble rassemble la dissemblance

Les mots jumelés et mêlés renforcent l'esprit solidaire

L'assemblage de tous les textes consolide le vivre ensemble

Écrire sans autrui n'a nul sens

Écrire sans autrui ne vaut pas la peine

L'écriture solitaire est vaine

L'écriture solidaire magnifie une solidarité dense

Loin du libre ensemble

Écrivons des livres ensemble

Pour pouvoir vivre ensemble

Malgré nos origines différentes

Le sens de la poésie se retrouve dans l'anthologie

Raison pour laquelle je fais son apologie

Elle regroupe des auteurs d'ici et d'ailleurs

Tous écrivant communément avec ferveur

En écrivant avec des plumes solidaires

Personne ne se questionne sur l'origine de l'autre

Le plus important c'est de dire l'écriture est nôtre

Chacun se sent chez lui, l'important est de sauver la Terre

Comme un fleuve ne peut se défaire d'un de ses affluents

Sinon il ne sera plus influant

La plume solidaire ne peut se défaire d'un de ses auteurs

Qu'il soit amateur ou confirmé, le plus important c'est de s'affirmer avec ferveur

Quand on écrit ensemble
On brise les différences et on devient semblables
On rassemble les mots d'or
Pour produire des livres qu'on appellera trésor

CONGO

Massanga Abdala Ismaël, *Ensemble*, Université Marien Ngouabi, Brazzaville.

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

La mélancolie traverse les cœurs.
Les larmes humaines inondent la terre.
Et le bruit des rires ne cesse de se taire.
Mais une lueur d'espoir transperce nos cœurs.

Et fait jaillir une cohésion contre l'inconnu.
Une lutte contre cette peur jamais connue.
Ensemble nos plumes pénètrent les cœurs.
Et nos épées se liguent en chœur.

Oublions les ténèbres de la barbarie humaine.
Laissons parler la tribune des médiations.
Laissons agir l'amour et non la division.
Vivons ensemble comme une vraie race humaine.

Rions ensemble comme une seule main.
Écrivons ensemble pour dénoncer la peste.
Arborons un geste commun.
Laissons retentir l'alarme contre cette espèce.

Méchak Eliezer Mbani, *Feu-étique*, Brazzaville

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020

Dans le cœur du feu,
nous sortons des poèmes.

Nous sommes des bois
rassemblés en des écrits,
formant un feu poétique.

Des écrits feu-étiques
qui se tiennent des mains.

Des écrits en braises
qui réduisent nos maux en cendre.

Des tiges qui s'allument à jamais,
des flammes qui ne s'éteignent jamais.

REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO

Calvin Ngao, Recueil poétique, étudiant en GA. Université de Kinshasa

SI POUR...

Si pour se conformer au silence
qui parle, qui sourit aux yeux
qui se voit à l'œil nu sous une nuit
profonde comme un fleuve sans fond
Il faut se déguiser en goutte des lunes
Qui suinte à travers un nuage troué
Qui tombe sur une terre assombrie
par des regards hideux d'un monde nu...
N'est-ce pas cela le remède pour soigner

une imbécilité d'un peuple ?

LA GUERRE

Je regarde par la fenêtre
des oiseaux qui essaient
qui papotent coude à coude
qui s'aiment sur les cimes d'arbres
qui se mirent dans mes yeux
et se baignent dans des sables mous
Je regarde la pluie tomber
sur les tôles, sur le pavé
Je me réjouis d'un soleil
qui se réfracte sur mon verre
Je me mire dans mon verre
souriant, attristé, solitaire, enfermé...

Le monde est en guerre !

FLEURS

Je n'ai pas pu, dans mes pensées,
me souvenir de ce dont
offrait la nature pour nous égayer
Seul face à la lune,
Les fleurs me parlaient
en frôlant mes orteils
trempées dans une rosée de minuit
Que me disaient-elles,
ces gentilles créatures
en me remontant
des paroles imag[in]ées
pour que je me souviene
sans un moindre effort
du bien de la nature
qui n'est rien d'autre qu'un Amour vert ?

AMOUR

Comme jeter une pierre sur l'eau
qui ne submerge pas d'un coup,
qui ricoche deux ou cinq fois
et va submerger en fin de compte
sur une autre espace...

Nous nous jetons
sur la vie et sur l'amour
embrassons le premier regard
qui nous sourit
sans prêter écoute
aux voix qui nous défendent.
Car la beauté se trouve dans l'œil
y nage, nous attire, nous appelle
nous fait rêver, nous fait vivre
Car l'amour se trouve dans l'air
invisible mais trouvable
se jette sur qui il veut
rejette celui qui le cherche
et trouve ceux qui le trouvent.

REVES

Je les ai rêvés ;
mais quoi ?
Je me suis vu
exilé en ermite au loin
très loin de ce monde
cherchant refuge dans un lieu
où des brindilles arrosent
le monde d'une lueur monotone
non morose, d'une lumière rose
loin des regards infects
où les hommes n'ont
qu'une seule couleur ;

Je les ai rêvés ;
Ces aubes sans races
Ces nuits sans sang
Ces jours sans rêves
qui flottent sur la nuit
et n'y plongent guère
Je les ai vus approcher
d'un pas de vent
bruissant sur le tôle
d'un passé sans trace
qui s'efface sur le mémoire
de ceux qui gardent rancune
Je les ai rêvés !

CHINE

Tristell Daugarhin Mouanda Moussoki, *Lueur crépusculaire*, Zunyi Vocational and Technical College, Ghuizou

1^{er} prix Université du concours de poésie Matiah Eckhard 2020

J'ai vu au-delà des souffrances
Mes veilles nuits qui demeurent ma grande marche
J'ai vu au-delà des souffrances
Les yeux qui ont trahi l'histoire de l'humanité
Naître à nouveau est devenu un rêve
Ce qui demeure lumière c'est écrire
Ecrire pour lutter contre les infections perlières
Qui endeuillent nos cœurs
Ecrire pour lutter contre la faim
Ecrire pour communier l'éternité
Naître à nouveau est devenu un rêve
Ce qui demeure lumière c'est écrire
Au commencement était le verbe
Il est la magie du chant
Malgré les tempêtes qui ont blessé mon âme
Malgré la négligence de l'homme
Malgré la trahison de la nuit
Ce qui demeure lumière c'est écrire
Ecrire pour blâmer la méchanceté des ténèbres
Ecrire pour aller à la rencontre des dieux
Au bout des nuits
Il y a des verbes qui murissent notre plus long chemin vers la liberté
Il y a des verbes qui nourrissent les seins des femmes
Car
Vivre c'est écrire l'Homme
Vivre c'est écrire l'histoire
Vivre c'est écrire la fertilité de la rosée
Au bout des nuits
Il y a des chemins d'amour
Il y a lueur du crépuscule
Il y a des idées vierges

Ce qui demeure lumière c'est écrire
Mâtinons nos regards
Mâtinons nos écrits
Mâtinons nos douleurs
Mâtinons
Mâtinons nos voix
Au-delà du rêve
Le soleil sera témoin de nos chemins
Le soleil écrira sur nos mains notre soif d'être
Au-delà du rêve
Je revois sur mon chemin les empreintes de lumière
Et je n'oublie pas
Qu'écrire ensemble, c'est nourrir la foi des hommes
Qu'écrire ensemble, c'est éteindre les éclairs des rêves-tonnerres
Qu'écrire ensemble c'est murir les épines de demain
Avant que le jour ferme ces pages
Nous fleurirons ensemble notre cri, amour, partage...

GRECE

**Néphélie Chantzis, Vérités, 1ère. Lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes.
Enseignante : Maryse Fraysseix**

« Dehors tout le monde, et que ça bouge ». Des uniformes Feldgrau, gris verdâtre apparaissent tout à coup. Les sauvages qui les portent pénètrent dans la maison et l'un brandit son arme vers la mère, qui lâche la pomme de terre qu'elle épluchait. Pétrifié, le garçon l'entend supplier d'une voix tremblante « S'il...S'il vous plaît. Ne touchez pas aux enfants » pendant qu'un autre soldat pointe son fusil dans sa direction. Les brutes aboient quelques mots dans leur langue. Ils agrippent les Français de leurs mains sèches et les tirent vers l'extérieur avec violence. Paniqué, l'adolescent laisse échapper un cri. «Tu fermes ta gueule, petit bâtard, ou ta mère va pleurer ce soir. Cette dernière tente de réprimer ses sanglots tandis qu'un soldat pousse le père vers eux. La petite sœur apparaît à son tour,

gémissant et pleurant en silence. Les barbares. Ils ont osé porter la main sur elle. Du haut de ses quinze ans, son frère se sent responsable. Il fait un mouvement vers la fillette et lui murmure « Ça va aller ». Mais le Boche l'aperçoit. « Eh, toi ! N'y pense même pas ! Maintenant, vous m'écoutez bien. Vous restez ici jusqu'à ce qu'on ait fini. Au premier geste, nous n'hésiterons pas à tirer. Mon collègue s'occupera de vous. ». Et les crapules se servent. Chaises, armoire, buffet, draps, casseroles, couverts : ils prennent même les bouchons de liège, ces porcs. Et la famille, dehors, assiste à ce pillage, impuissante. Le garçon voit son père pleurer, ce soir, pour la première fois.

« Tout. Ils ont tout pris. »

Un homme dans la cinquantaine était assis à son bureau, perdu dans ses pensées, un pli d'amertume au coin des lèvres. Il chassa les images de son esprit, chassa ce souvenir qui, parmi d'autres, ressurgissait depuis quelque temps. Il lui paraissait aussi récent que durant sa jeunesse dans la région annexée, aussi récent qu'après sa fuite vers le Sud. Quarante ans avaient passé depuis cette réquisition – cet *abus* - mais lui n'oubliait rien. Cependant, même si ces souvenirs semblaient intacts, un nouveau goût s'y mêlait à présent : celui de la satisfaction.

En effet, les choses avaient changé depuis qu'il avait été nommé commandant de ce camp en Bretagne. Il y avait été assigné dès que la guerre avait éclaté. Aucune surprise, il était déjà considéré pour sa loyauté envers sa patrie. Oui, la France était son pays, et l'Alsace y appartenait, elle en était le bras droit et aucune armée n'allait prétendre le contraire ! Cela faisait plusieurs décennies que sa région était sous le joug allemand. Mais les cœurs n'avaient pas renoncé, les esprits étaient restés fidèles. La plupart, du moins; et quant à ceux qui étaient tombés dans le piège, ils allaient subir le même traitement que les ennemis.

Le vent avait tourné. Une nouvelle page de l'Histoire s'écrivait à présent, et elle rendrait enfin justice aux siens. À lui, aussi. Dieu leur avait enfin rendu grâce. Ils allaient tous être dédommagés des malheurs qu'ils avaient vécus... ça, il en était convaincu. Et son devoir était de protéger sa patrie. Qui dit protéger, dit rendre justice. Et pour rendre justice, il fallait faire payer ces sauvages pour qu'ils en tirent une leçon. Ne pas les laisser s'échapper comme ça. Et on lui avait donné la chance de les remettre à leur place. Ce poste était une compensation : il ne devait pas gâcher l'opportunité.

Car ils étaient tous pareils. Soldats, civils, on ne peut pas faire la distinction. Personne ne peut renier son identité : quand il y a de la crasse dans le sang, ça fait partie de soi. Quand le commandant regardait les détenus, il voyait les mêmes visages froids et hostiles des soldats qui avaient envahi son pays. Il retrouvait leur brutalité dans chacun de leurs mouvements. Mais, le pire, c'était leur langue : les entendre bachepailler rouvrait ses vieilles

plaies. Ces sons qu'ils vomissaient de leurs bouches étaient aussi infâmes qu'eux. Oui, ils étaient tous des cafards. Il fallait donc les écraser comme tels.

Il voyait les détenus tourner en rond tous les jours. On avait bien fait de les enfermer ici. Des hommes comme ceux-là, on ne sait jamais ce dont ils sont capables. On n'allait pas les laisser saboter l'effort de la nation entière. Les braves Poilus qui versaient leur sang dans les tranchées, les femmes qui travaillaient péniblement pour nourrir tout le monde, et lui-même, bien sûr, avec toutes les forces de l'ordre, n'allaient pas se battre pour rien. D'ailleurs, les étrangers auraient dû rester dans leur pays s'ils ne voulaient pas d'embrouilles.

Mais maintenant qu'ils étaient là, il fallait s'occuper d'eux. Œil pour œil, dent pour dent. C'était sa devise depuis le début de la guerre. Il traitait les détenus comme eux l'avaient été : une lettre caviardée pour chaque article censuré par les Boches, un ordre de se taire pour chaque interdiction de parler français, du travail forcé pour chaque personne humiliée. Les réquisitions ? Pillages ! Les cours obligatoires en allemand ? Tentatives de les faire renier leur culture ! Le contrôle incessant qu'avaient subi les Alsaciens et les Lorrains, pendant toute cette période, était reproduit ici avec le même acharnement. Ils avaient souffert ? Eh bien, c'était au tour des autres. Et chaque effort amenait la France plus près d'une compensation, plus près de la justice qu'elle méritait.

Le commandant observait les détenus par la fenêtre du bureau, ces sales types qui traînaient dans la poussière de la cour. Il chercha un jeune Allemand du regard, un de ceux qui étaient privés de nourriture. Pas d'étonnement, il ne le trouva pas. En fait, cela faisait quelques semaines que le Boche ne sortait plus. Qu'il reste au lit jusqu'à en crever, ça ferait une bête de moins dans ses pattes !

Le commandant se redressa quand on toqua à la porte.

Le jeune Breton entra dans le bureau. "Tiens ! M. Tanguy, cher interprète" s'exclama le commandant sans enthousiasme. Interprète, c'est ce qu'il était ici : le Français qui parlait la langue des Boches pour les uns, l'ennemi qui les comprenait pour les autres. Pour les comprendre, oui, le Breton les comprenait. Jusqu'à cette année, il pensait que comprendre signifiait reconnaître les mots, les phrases. Mais les derniers mois lui avaient appris que ce n'était pas tout. C'était aussi accéder à leurs pensées, interpréter leurs actions et réactions. Entrevoir leur âme.

Tout cela, il ne l'avait pas prévu. Il avait toujours voulu être professeur. Initier ses élèves au monde des mots, des symboles, de l'expression et les inciter à l'explorer. Mais les quelques années où il avait enseigné l'avaient fait redescendre sur terre. La réalité était bien

éloignée de ce qu'il imaginait. Répéter des mots, faire conjuguer des verbes à des élèves têtus et paresseux ne l'avait pas enchanté. Alors, quand, en cet été 1914, une nouvelle opportunité s'était présentée, il avait tenté sa chance : il allait pouvoir participer à l'effort de guerre, lui aussi, en faisant ce qu'il aimait : manier les mots. Maintenant que le pays était attaqué, il devait penser différemment : comprendre la langue des voisins n'était plus un moyen de s'ouvrir au monde mais une arme précieuse, la clé pour gagner le combat. Et il était prêt à utiliser ses compétences pour le bien commun.

Alors, quand il s'engagea en tant qu'interprète militaire, il était certain qu'il ferait ses preuves, comme chaque compatriote. Et les premières semaines au camp, il y était arrivé. Sans lui, on n'aurait pas pu présenter la situation aux détenus, leur expliquer les règles, les mettre en ordre. Il était essentiel au bon déroulement du protocole, et ainsi, il sentit qu'il aidait sa patrie. Mais au bout de quelque temps, une incertitude était apparue dans son esprit. Et chaque jour elle prenait plus de place, semant le doute et remettant son rôle en question. Car en étant le messager, le pont entre deux cultures, il avait pu voir les deux côtés de l'histoire. L'humiliation versus le sentiment d'injustice. La soif de vengeance contre le devoir. Plus il écoutait les uns, moins il les percevait comme des ennemis. Plus il voyait le comportement des autres, plus il avait la nausée.

Les étrangers avaient été enfermés sans avoir commis de faute, ils essuyaient des remarques désobligeantes quotidiennement, étaient mal nourris. Ce traitement immérité, ils ne le comprenaient pas, l'interprète l'avait bien vu, ça. Il avait reconnu des hommes, qui voulaient simplement rentrer chez eux, vivre en paix, oublier toute cette histoire.

Et le Breton ne savait plus quoi penser de cette guerre. Il n'y voyait plus qu'une mascarade. Des gamins qui jouaient au chat et à la souris. Il était écœuré. Écœuré par ce maudit système qui met les hommes à la merci d'un caprice de dirigeant. Écœuré par les expressions « pertes », « civil » et « militaires », qui ignorent qu'il s'agit tout simplement d'êtres humains. Écœuré par le mot « ennemi » qui justifie des bains de sang, des crimes. Écœuré par la haine - comment peut-on détester un inconnu au point de vouloir sa mort ?

Car, il l'avait compris à présent, la guerre ne résout pas de problèmes, elle détruit seulement. Ceux qui affirmaient vouloir "mourir pour la patrie" ne s'étaient pas rendu compte qu'ils étaient de simples pions. Des robots qui suivaient de grands mots sans réfléchir.

Le jeune homme était dégoûté par toute cette situation, par les actions du commandant. À chaque fois que ce dernier punissait un détenu sans motif valable, à chaque fois qu'il condamnait un étranger pour un crime qu'il n'avait pas commis, il sentait son cœur se serrer. Mais que pouvait-il faire ? Comment un homme, un seul homme pouvait-il espérer arrêter toute cette folie ? C'était juste impossible.

Mais, peut-être qu'il pourrait essayer d'être plus juste, de traiter les détenus comme des êtres humains ou en tout cas essayer. Et, quand un jeune Allemand - il n'avait même pas vingt ans ! - fut à nouveau privé de nourriture sous un prétexte absurde, il décida d'agir.

Il se tenait en ce moment-même dans le bureau du commandant, où il venait lui demander calmement d'accorder un repas au jeune homme innocent. Mauvaise idée. Le commandant fronça les sourcils, visiblement énervé : « Mêle-toi de tes oignons, tête de lard. »

Après être sorti et avoir refermé la porte derrière lui, le Breton soupira, impuissant. Il avait essayé, au moins. Il fit quelques pas vers son bureau, puis se ravisa. Il se tourna vers l'escalier qui menait à la cantine.

“Attrape !” Il reçoit le ballon dans l'estomac. Propulsé vers l'arrière, il perd l'équilibre, et atterrit par terre. Il rouvre les yeux pour voir sa sœur le fixer comme s'il était le Diable en personne. Il baisse le regard. Plus de traces du jouet inoffensif que sa sœur lui a lancé. Le ballon s'est transformé en machine infernale. Et lourde, trop lourde. Il ne peut pas s'empêcher de lâcher l'arme fatale. Et quand elle touche le sol, tout s'effondre autour de lui. Il se sent balancé dans tous les sens, perd tout repère et sens de la gravité. Soudain, il entend des rires résonner dans ses oreilles. Les rires de qui ? Il l'ignore. Ils viennent de partout et de nulle part. Il se cogne brutalement sur le sol. La fumée l'étouffe, sa peau le brûle, sa tête tourne. Au bout de quelques instants, sa vision s'éclaircit et il reconnaît sa maison à moitié détruite. Tout est en feu, tout lui paraît irréel, comme dans ces romans où le monde entier est détruit. Et tout à coup, deux femmes défigurées apparaissent. Il a d'abord une expression de dégoût, puis il reconnaît sa sœur et sa mère derrière ces visages écorchés. Sa maman le regarde avec mépris et hurle : “Traître ! Tu nous as tuées. Tout cela est de ta faute. ». Il n'en peut plus. La douleur, l'horreur de la scène, tout ça est trop pour lui. Il abandonne.

Il se réveilla en sursaut, toussant et crachant la fumée de ses cauchemars. Les oreilles bourdonnantes, le jeune Allemand essaya de reprendre contact avec la réalité. Il aurait aimé que maintenant vienne le réconfort d'une vie simple. Il attendait depuis longtemps son « Ouf, ce n'était qu'un rêve ! ». Mais ce n'était pas pour aujourd'hui. Encore une fois. Il se sentait mal à l'aise, et cette fois il avait presque envie de vomir - mais vomir quoi ? Il n'avait rien mangé depuis deux jours. Tout lui revenait d'un coup, tel une bombe lui explosant à la figure. « Bombe » ... ce mot voulait tout dire à présent. Il résumait pour lui ces dernières semaines : une bombe avait détruit sa ville, son cœur, et sa vie.

Le cauchemar revenait chaque nuit, et la douleur l'accompagnait. Pourquoi devait-il revivre cette scène, encore et encore ? D'ailleurs, ce n'était même pas son propre souvenir : son cerveau avait tout mis en place. Pourquoi ne rêvait-il pas de son départ précipité du village, son arrivée au “pays de la liberté” – quelle ironie ! –, son enfermement dans le

camp ? Pourquoi ne voyait-il pas les regards des Français dans ses cauchemars ? Son cerveau était resté bloqué et il ne voyait pas comment s'en sortir.

Ces quelques semaines l'avaient changé. En apparence d'abord. En voyant la ride qui s'était creusée sur son front, il eut l'impression qu'il avait pris cinq ans en quelques semaines. « Tu as le teint blême », lui avait dit son père, en le regardant avec des yeux écarquillés. Traduction : « Tu ressembles à un fantôme ». Il le sentait, aussi : il n'avait plus la force de se lever, de manger, de réfléchir. Il avait toujours pensé qu'il était invincible, invulnérable. Mais, à présent, son énergie l'avait quitté. Il n'essayait même pas. Être enfermé ici, c'était comme avoir des chaînes à son esprit. Plus rien n'avancait. Rien.

Ce qui le torturait, c'était surtout sa conscience. Car c'était *sa faute*. Sa faute, sa faute, sa faute... Allongé sur le lit - pas « son lit », il refusait de dire « son » -, il essayait d'oublier qu'il était coupable. De faire taire son cerveau plein de pensées noires. Mais c'était impossible. En décidant de partir avec son père au pays des supposés « droits de l'homme » pour plus de sécurité après l'éclatement de la guerre, il avait abandonné lâchement sa famille qui refusait de quitter le village. Son père et lui avaient cédé aux cris hystériques de sa mère : « Je suis née ici, j'y demeure. Ce n'est pas une petite guerre qui va nous chasser de chez nous ! ». Grave, grave erreur. Ça avait été une folie. Et il ne se le pardonnerait jamais. Car il aurait pu être là-bas quand les armes avaient détruit la vie de ceux qu'il aimait. Il aurait pu les aider, les protéger, les sauver. Ou du moins, leur dire qu'il les aimait une dernière fois. Mais il était trop loin au moment de la catastrophe. Son père et lui étaient déjà ici, encagés comme des animaux sauvages, traités comme des bêtes, nourris comme des esclaves. Il avait appris par une simple lettre que sa propre mère, la personne qui l'avait mis au monde et sa sœur adorée, celle avec qui il avait grandi, avaient été tuées. Quelques lignes, et c'est tout. C'était injuste.

Cette lettre, ou du moins ce qui avait survécu au découpage acharné que l'on appelle censure, il l'avait gardée précieusement, comme un souvenir douloureux qu'on refuse de laisser derrière. Son père, lui, avait brûlé la sienne immédiatement. Le jeune ressentit soudain l'envie de tenir le morceau de papier une fois de plus. Il tendit sa main vers le recoin de son lit qui servait de cachette, attrapa la lettre et la déplia.

Fribourg-en-Brisgau, Allemagne

Le 14 avril 1915

Cher Hans,

Cette lettre t'apporte malheureusement de tristes nouvelles. Lundi dernier, les aviateurs français ont bombardé notre ville. Il y a 9 morts et des blessés. Et la malchance a voulu que parmi ces 9 âmes perdues comptent celles de ta mère et de ta sœur Maria. Votre maison est détruite. Dieu a décidé d'épargner ton frère Johann, il va venir vivre avec moi et Alexander. Tu te demandes peut-être pourquoi ce n'est pas lui qui t'écrit, mais il n'a pas la force d'affronter ce malheur à présent.

Je sais que le courrier ne doit pas être trop long, donc je ne peux pas m'attarder. Envoies-nous de tes nouvelles quand tu le peux.

Je veux exprimer mes sincères condoléances, et sache que nous pensons tous très fort à toi. Le chagrin ne va pas être facile, mais tu es courageux. Espérons que cette fichue guerre va finir une bonne fois pour toutes.

Ta marraine qui t'aime,

Anna.

La colère colora ses joues, comme à chaque fois qu'il lisait la lettre. Comment des gens pouvaient-ils être aussi cruels, aussi... inhumains ? Massacrer, bombarder, tuer. Des actions que rien ne pourrait jamais justifier. Comment tue-t-on de sang-froid des personnes que l'on ne connaît pas ? Quel motif est assez puissant pour donner envie d'achever des êtres comme nous ? De nous comporter comme des monstres ? Mais c'était aussi le dégoût des Français, leurs visages pleins de mépris pendant les jours de sortie. Et le ricanement du commandant quand il lui délivra la lettre funeste, caviardée. La privation de nourriture répétée depuis qu'il lui avait demandé les mots manquants. Tout cela le hantait depuis des semaines. Il fallait arrêter. Arrêter toute cette absurdité. Il ne pouvait se laisser faire. Il devait agir d'une façon ou d'une autre. Montrer à ces barbares qu'ils avaient un cœur, eux (aussi ?), les réveiller.

Soudain, un homme entra dans les dortoirs. Il crut d'abord que c'était son père, pour essayer, encore une fois, de le convaincre de sortir, et se prépara à lui tourner le dos. Il ne voulait pas le voir, cela ne faisait que remuer le couteau dans son cœur qui n'était plus qu'une plaie. Mais Hans reconnut l'interprète et fourra la lettre sous la couverture. « Ne t'inquiète pas, je ne suis pas là pour te punir », lui dit-il dans sa langue. L'Allemand fronça les sourcils. Que voulait-il dire ? Le Breton s'approcha de lui et, après avoir vérifié que personne d'autre n'était dans la pièce, chuchota : « Je veux t'aider. » L'aider, ha ! « Je sais pour ta famille, poursuivit-il, et que le commandant te prive de nourriture. Je ne suis pas d'accord. Tiens, je t'ai apporté à manger ». Il sortit de son sac un bout de pain et un morceau de pâté. « C'est tout ce que j'ai pu trouver. Mange, ça te fera du bien ». Le jeune homme regarda la nourriture, puis secoua la tête : « Je ne veux pas de ton aide. »

L'interprète parut décontenancé. « Je ne suis pas comme les autres, tu sais. Laisse-moi t'aider. » Le détenu leva son regard vers le visage du Français. Étrangement, il ne perçut aucune hypocrisie dans ses yeux. Il hésita quelques instants, fixant le mur sale en face de lui. Quand soudain une idée lui traversa l'esprit. Il esquissa un sourire. « D'accord. J'ai besoin de ton aide pour quelque chose. »

Une demi-heure plus tard, l'interprète réapparut à la porte avec un sceau de peinture et un pinceau à la main. Hans ne pensait pas qu'il accepterait. Son coup de tête aurait des conséquences. Lui s'en moquait, il n'avait plus rien à perdre. Mais il ne comprenait pas pourquoi le Français prenait ce risque. Enfin, bon, il devait avoir ses raisons. Il le remercia du regard. Le jeune Allemand était prêt. Il allait riposter, lui aussi. Et, se tournant d'un coup, il plongea le pinceau dans le sceau et, avec l'aide de l'interprète, traça de grandes lettres sur le mur.

Il compléta le dernier mot puis s'écarta pour observer le résultat. Il se tourna vers l'interprète pour voir sa réaction, mais ce dernier fixait la porte, atterré. Il suivit son regard : le commandant se tenait là, rouge de fureur. Mais l'Allemand ne le craignait plus. Il avait dressé son arme à lui.

« **Cet ennemi que tu exècras est dans ton cœur : c'est ta haine !** » Couleur sang.

Colère dégoûtante, trois hommes débordant d'émotion, trois versions de l'histoire, trois vérités nues se dévoilant l'une à l'autre. Mais les yeux refusent de voir, ils portent le bandeau de la haine. Les mots sont engagés, réprimés par des barreaux rancuniers. Seule la fureur des pensées gronde.

Se tenir côte à côte mais à mille lieues l'un de l'autre.

Se crever les yeux pour ne pas voir son cœur immonde.

Se perdre dans l'illusion d'une cause défendue.

S'éloigner des appels à l'aide perdus.

Se nourrir du désespoir de ses semblables.

Se voiler la face jusqu'au coup fatal.

Se retrouver au sommet d'un tas de corps, d'âmes gâchées.

Se noyer dans le sang qu'ont versé nos mains armées.

Insensibles, hypocrites, regardez-vous ! Regardez-vous courir aveuglement à votre perte.

Eurydice Costopoulou, *Equations*, 1ère. Lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes. Enseignante : Maryse Fraysseix. 1^{er} Prix étranger du concours Louis Guilloux 2019.

Je relis pour la vingtième fois au moins la consigne. « En vous inspirant librement de ce passage, produire un texte de 3 à 6 pages. » Alors, je reviens sur le passage. « Votre propre pays vous construit. Il est fait pour vous, vous pour lui. » Décidemment, non. Ça ne m'inspire pas. Je sens que ce n'est pas moi qui vais gagner le premier prix du concours. Tant pis !

L'appartenance, le nationalisme, l'amour de son pays... Ce ne sont pas des sentiments qui me sont inconnus. Au contraire, on pourrait dire qu'ils sont multipliés par deux, avec ma double nationalité ! Même plus, parce que je ne suis pas que mes deux identités. Multipliés par 3, par 4 ! Ou alors, on pourrait dire qu'ils sont divisés par deux, entre mes nationalités. Et donc, divisés par 3 ou par 4...

J'ai très souvent ressenti le bonheur de rentrer chez moi. Sauf que je venais de chez moi.

Sur ma carte d'identité, à côté de mon horrible photo (la seule vérité universelle est qu'on est tous moches sur ces photos), je regarde l'inscription « République française ». Puis je la tourne et je vois la mention « Délivré par : ambassade de France à Riyad (Arabie saoudite) ». Alors je regarde ma carte d'identité grecque. Mon nom de famille n'est pas le même que sur la première.

Dans cet embrouillamini, mon esprit scientifique reprend le dessus. Moi, je suis x , indéterminée, une variante, une inconnue. Créons une première fonction française, $f(x)$. Et une deuxième grecque, $g(x)$. Moi, je suis la somme des deux, tel que $x = f(x) + g(x)$.

La première fonction met en jeu plusieurs variables. Posons E pour l'éducation, C pour la culture, L pour la langue. Mon côté français contient la somme de tout ça, d'où $f(x) = E + C + L$. Comme je vais potentiellement faire mes études en France, aussi, nous pouvons rajouter un E pour mes études, ce qui donne la formule $f(x) = E + C + L + E = 2E + C + L$. Or, ceci est une constante, puisqu'elle ne dépend pas de x , c'est-à-dire de moi. Pourtant, mon côté français dépend en grande partie de comment je l'exprime. Nous pouvons donc perfectionner en mettant x en facteur, soit $f(x) = x(2E + C + L)$.

Pour reprendre la deuxième fonction, en prenant les variables E' pour l'éducation, C' pour la culture et L' pour la langue, nous avons $g(x) = x(E' + C' + L')$. N'ayant passé

que deux ans dans le système éducatif grec, il serait plus juste d'écrire $g(x) = x \left(\frac{1}{2}E' + C' + L' \right)$. En revanche, j'habite en Grèce, ce qui rajoute la variable h . Nous arrivons donc à la formule $g(x) = x \left(\frac{1}{2}E' + C' + L' + h \right)$.

Ainsi, le calcul qui me définit s'écrit $x = f(x) + g(x) = x(2E + C + L) + x \left(\frac{1}{2}E' + C' + L' + h \right) = x \left(2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + h \right)$. Autrement dit, une formule longue et complexe. Impossible à simplifier, sans rien qui s'élimine. Un véritable problème de maths.

Comme tous les problèmes qui se posent au quotidien quand on est ce x . Oh, pas de grosses difficultés, mais de petits détails de la vie de tous les jours, où l'on est obligé de choisir entre $f(x) > g(x)$ et l'inverse.

L'exemple le plus typique est celui des pâtes. Pour qu'elles ne collent pas, faut-il mettre de l'huile ou du beurre ? Tandis que l'huile d'olive relève d'une habitude grecque, la deuxième option tient du côté français. Dans la vie de tous les jours, des questions comme celles-ci sont de véritables épreuves, puisque, le temps de philosopher là-dessus, les pâtes ont généralement le temps de sécher et de refroidir. La solution est alors de les manger vite, avant qu'elles ne collent, pour n'avoir besoin de rien ajouter.

Une autre difficulté est le temps. La définition même du temps, et sa gestion. En France, le terme « midi » désigne 12h pile, alors qu'en Grèce, « μεσημεράκι » désigne la période du déjeuner et de la sieste, soit de 14h à 16h. En plus, la notion d'« être à l'heure » est différente. Quand j'ai un rendez-vous, à 15h30, par exemple, je me demande toujours si je dois prévoir d'arriver à 15h29, ou si je dois commencer à envisager l'éventualité de me mettre en route à partir de 15h40. Je me retrouve donc à arriver à 13h quand les Grecs prévoyaient de me voir à 16h30, ou à faire attendre une heure ou deux les Français avec qui j'avais rendez-vous.

Pour traverser la rue, aussi, c'est souvent un véritable dilemme. Faut-il attendre le feu vert, ou bien se lancer n'importe où au milieu de la rue quand on voit qu'aucune voiture n'arrive ? En Grèce, j'opte souvent pour cette dernière option, puisqu'il ne faut souvent pas compter sur les feux pour fonctionner, ni sur les voitures pour s'arrêter. Pourtant, quand je me lance en courant sur une grande avenue, mes gênes français sonnent l'alarme, je ne devrais pas c'est très dangereux je suis irresponsable. Et quand j'arrive en France et que je me mets à traverser un croisement en diagonale (sans tenir compte des feux, bien sûr), ça ne va pas non plus.

Les notions de politesse également ne sont pas les mêmes. Quand on me propose de me resservir, à table, je sais que si je dis « oui » directement à un Grec, je serais malpolie ; il

faut laisser les gens insister un peu avant de faire semblant de céder. Mais en France, quand je dis « non » alors que j'en reveux, les hôtes n'insistent pas et je passe le reste du repas à lorgner sur la nourriture devant mon assiette vide. De même, quand je propose ma place dans le métro d'Athènes, je ne me méfie pas parfois que les gens disent « non » par politesse. Je me rassois et la personne me regarde, étonnée, blessée, et toujours debout.

La question se pose aussi sur la manière de s'adresser aux autres. En France, on me donne du « madame » et du « vous », et je me sens vieille, d'un seul coup. Mais en Grèce, quand un parfait inconnu m'appelle « κοπελιά » (« jeune fille ») et me tutoie, je me sens insultée. De la même manière, je ne sais jamais si je dois tutoyer les gens qui ont à peu près mon âge. Alors la solution est de bien formuler ses phrases, de façon à ce qu'elles ne vouvoient ni ne tutoient personne. Au lieu de dire « Est-ce que tu veux te resservir de ci ? » ou « Est-ce que vous avez aimé ça ? », je dis « Il y en a encore, hein, si quelqu'un en reveut. » et « Alors, je l'ai réussi, mon plat ? »

Enfin, le problème le plus concret est mon nom de famille. En grec, les noms en « -poulos » s'accordent et se terminent par « -poulou » au féminin. Mais aux douanes et dans les documents officiels, quand je me présente en « -poulou », on ne fait pas le lien avec mon père, avec mes frères, avec ma carte française où je suis « -poulos ». Combien de fois a-t-on été arrêtés à l'aéroport parce que mes billets ne correspondaient pas à mes papiers !

Pour rendre cette équation plus exhaustive, il faut également prendre en compte les langues que je parle. Posons L_a l'anglais, L_b l'espagnol et L_c l'arabe. Il faut aussi prendre en compte que, bien que je parle couramment anglais, je ne parle pas parfaitement bien espagnol (disons à 75%) et à peine arabe (certainement moins de 25%, mais arrondissons). Nous pouvons donc compléter que $x = x \left(2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + h + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c \right)$.

Quand je parle anglais avec des étrangers, je suis consciente que mon accent français me racle la gorge, et j'en ai honte. J'aimerais pouvoir parler aussi bien que la reine d'Angleterre, avec un bel accent britannique. Pourtant, je ne me débrouille pas mal en anglais : je peux à peu près tout comprendre et me faire comprendre si nécessaire. J'aime bien lire ou voir des films dans cette langue, car je déteste les traductions et doublages. Dîtes-vous même qu'au Québec il était plus facile de communiquer en anglais qu'en français, tellement le québécois est incompréhensible ! Mais mon côté non-anglais revient très vite me rappeler que ce n'est pas ma langue maternelle, dès que je dois m'exprimer à l'oral ou que le niveau de difficulté dépasse mes capacités.

Par ailleurs, on m'a souvent dit que j'avais une légère intonation française quand je parlais grec. Cela est plus embêtant, car le grec est ma langue à moi, une langue que j'aime, la langue de ma famille (ou plutôt de la moitié de ma famille), la langue de mon pays. Est-ce que de lui faire subir cette influence française la rend impure ? Peut-être, mais peut-être aussi que c'est une manière de la personnaliser. Cela ne m'empêche pas de parler couramment grec, heureusement.

Mais quand je parle français en famille ou avec des amis bilingues, il m'arrive très souvent d'insérer des mots grecs. En effet, il me semble assez souvent que l'éventail du vocabulaire français n'est pas assez riche, précis, ou varié pour décrire exactement ce que je veux dire. Par exemple, il n'y a aucun mot en français pour décrire une toute petite pluie de quelques gouttes à peine, alors que cela se dit « ψιχαλίζει » en grec. Il n'y a pas non plus de manière plus courte que « Je te souhaite un rétablissement prompt et complet » pour souhaiter un rétablissement prompt et complet à quelqu'un, alors que « περαστικά » résume tout ça en un mot. Mais cela marche également dans l'autre sens : les français font la différence entre la neige, la poudreuse, le verglas et la glace, alors qu'en grec il y a le « χιόνι » et c'est tout. Ce manque de précision dans les deux sens me pousse donc à jongler entre les langues pour compléter.

Quant à l'espagnol, j'ai pris l'accent colombien suite à mon immersion à Bogotá. J'avais d'ailleurs du mal à comprendre les réfugiés vénézuéliens qui mendiaient dans les bus, à cause de leur prononciation différente. Pourtant la langue reste la même. Et maintenant que mes cours sont en catalan, je me sens bizarre quand je ne prononce pas les « z » en [θ], ou les « d » en [ð].

Enfin, l'arabe. Je n'ai jamais vraiment appris cette langue, malgré la durée de notre séjour en Arabie saoudite. Peut-être était-elle trop différente des langues européennes, peut-être les cours n'étaient-ils pas bien faits, peut-être n'avais-je pas vraiment envie de l'apprendre. Toujours est-il qu'il ne m'en reste plus que quelques mots de base, l'alphabet, et une petite chanson avec les jours de la semaine qu'on m'avait apprise en CM1. Je me souviens que la chanson commence par le samedi au lieu du lundi, car le week-end était le jeudi et le vendredi.

Je me rends compte que mon identité, mon x , dépend énormément de l'endroit où je me trouve et de l'endroit où j'habite. La variable h est en fait une fonction, $h(x)$, dont l'ensemble de définitions est de ma naissance à maintenant et pendant tout le reste de ma vie, soit $Df = [2002; +\infty[$. Posons α l'Arabie saoudite, β la Belgique et γ la Colombie. Ce qui m'en reste, maintenant que je n'y vis plus, ce ne sont que les racines, donc $h(x) = \sqrt{\alpha} + \sqrt{\beta} + \sqrt{\gamma} + g(x)$. Il ne faudrait d'ailleurs prendre que la moitié de la Colombie, c'est-à-dire $\frac{1}{2}\sqrt{\gamma}$ puisque mon séjour y a été très court. D'un autre côté, je me souviens que

l'énoncé du concours dit que « le plus important est de naître chez soi ». Il faudrait donc donner son importance à la Belgique en la doublant, soit $2\sqrt{\beta}$, et rajouter une variante pour l'éducation belge, E'' , qui serait divisée par 2 parce que je n'y ai fait que ma maternelle. Nous nous retrouvons donc en réalité avec un système d'équations :

$$\begin{cases} x = x \left(2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + h(x) + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'' \right) \\ h(x) = \sqrt{\alpha} + 2\sqrt{\beta} + \frac{1}{2}\sqrt{\gamma} + g(x) \end{cases}$$

Ça fait beaucoup trop de racines, vous ne trouvez pas ?

D'ailleurs, que sont toutes ces racines, tous ces pays dont il ne me reste que le souvenir ? Quelles traces ont-elles laissé en moi ?

De la Belgique, qui est ma racine la plus lointaine, je me souviens de quand j'ai sorti à mon amie, toute fière de ma trouvaille, le nouveau mot que j'avais appris la veille, « espionnage », et où je me suis réjouie de la voir obligée de me demander ce que ça voulait dire. La première meilleure amie de ma vie est d'origine cambodgienne, au fait.

L'Arabie saoudite est un souvenir plus récent. Je revis ma première nuit passée dans le désert, pendant laquelle un dromadaire était venu se promener dans notre campement. On avait vu les empreintes de ses pas le lendemain matin. Et il nous avait même laissé un souvenir : il s'était soulagé en plein devant nos tentes. D'ailleurs, ma meilleure amie de Riyad est indo-canadienne.

La Colombie, souvenir encore plus récent. Presque du présent. Les gens qui parlent espagnol tellement vite que je ne comprends presque rien. La musique et la danse omniprésentes. Les embouteillages à n'en plus finir, des heures et des heures passées dans la voiture pour parcourir quelques kilomètres. La gentillesse et l'accueil chaleureux des gens les plus inconnus. Et les retards, pire qu'en Grèce (c'est dire !).

Enfin, la Grèce, où je suis maintenant. Retour dans mon pays ? Je suis arrivée ici en me sentant autant chez moi que si j'étais allée en Indonésie. À la différence près que je parlais la langue, ce qui est en réalité un énorme avantage. Et je me rends compte que parmi mes amis, il y a une Albanaise, un Estonien et une Péruvienne.

Qu'est-ce que je suis donc, dans tous ces endroits ? En France, je suis grecque. En Grèce, je suis française. En Arabie saoudite et en Colombie, j'étais plus généralement européenne. Étrangère partout, donc. Mais je me sentais chez moi partout aussi. Je

m'intéresse autant aux nouvelles de tous ces pays, à la différence près de la météo qui me concerne plus directement quand elle est grecque, parce que c'est sur ma tête qu'il pleut.

On peut se sentir lié à un pays sans pour autant applaudir aveuglement tout ce qu'il fait. Je connais les limites économiques de la Grèce, je sais les problèmes de corruption de la Colombie, je condamne les pratiques misogynes de l'Arabie saoudite, je n'approuve pas toutes les actions politiques de la France, je regrette la division franco-flamande de la Belgique. Aimer son pays ne veut pas dire qu'on l'approuve forcément.

Alors, qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'il s'agit d'avoir le mal du pays quand on n'y est pas ? De ressentir qu'il nous manque ? Je n'ai jamais rien ressenti de la sorte, ou très faiblement. J'ai, certes, eu plusieurs fois l'envie d'aller en France ou en Grèce, mais j'ai aussi ressenti l'envie de rentrer « chez moi », dans ces pays étrangers. Pourtant, je considère que j'aime mes pays.

Alors, est-ce que c'est d'être fier de son appartenance à un état ? De montrer la tête haute sa nationalité ? J'ai toujours été fière d'être des nationalités que je suis, et d'habiter les pays que j'ai habités. Mais peut-être était-ce plutôt l'orgueil d'être différente des autres, d'avoir plus voyagé que la moyenne, d'être « originale » et « exotique ». Car je le suis, quand on me demande si la vie n'est pas trop dure là-bas à l'étranger et comment je fais pour survivre loin de chez moi pauvre enfant.

Comment définir ce que je suis, alors ? Et est-ce qu'aimer son pays n'est pas simplement de s'y sentir bien ?

Pour revenir à nos calculs, donc, et dans le but de définir une équation qui me détermine, remplaçons $h(x)$ par ce que ça représente. Nous avons $x = x \left(2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + h(x) + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'' \right) = x \left(2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + \sqrt{\alpha} + 2\sqrt{\beta} + \frac{1}{2}\sqrt{\gamma} + g(x) + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'' \right)$. Et remplaçons $g(x)$ par ce qui ça représente : $x = x \left(2E + C + L + \frac{1}{2}E' + C' + L' + \sqrt{\alpha} + 2\sqrt{\beta} + \frac{1}{2}\sqrt{\gamma} + x \left(\frac{1}{2}E' + C' + L' + h(x) \right) + L_a + \frac{3}{4}L_b + \frac{1}{4}L_c + \frac{1}{2}E'' \right)$.

Et remplaçons $h(x)$ par ce que ça représente...

Cela continue jusqu'à l'infini. C'est impossible.

Donc, l'équation qui me définit n'existe pas. Mais comme disait Ghandi, « la vie est un mystère qu'il faut vivre, et non un problème à résoudre. » Contentons-nous donc de vivre, qui que je sois !

HAÏTI

Claude-Bernard Alceus, Rime, rythme et rire.

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

À fleur de rime, l'amitié se versifie
Un mot qui saute plus haut que l'Alexandrin
C'est un poème où cultive l'amour du vivre ensemble
Où sarclent les herbes de l'indifférence
Et jettent au feu les gerbes du silence
Afin que pousse la parole librement
Pour que germent les fleurs des sentiments

À fleur de rythme, l'amitié galope les rives du temps
Jusque dans le filet du ciel illuminé
Elle court sans plainte murmurante
Dans le rythme libre du cœur de l'homme
Un rythme à la mesure de la beauté noire
Un rythme à la mesure de la beauté blanche
Un rythme à la mesure de toutes les races

À fleur de rire, l'amitié est un feu
Qui brûle en cendre les différences, les opinions
Les classes, les appartenances et les préférences
Un feu aux flammes d'unités
Qui envoient des étincelles de sourire sur la blessure des mots
L'amitié est le sommet de la pyramide de l'humanité
L'amitié est le symbole du vivre ensemble.

Jean-Baptiste Wolbens, Hommage aux trépassés

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

Ma plume

écrit notre amitié
sur la page du vent
dans mes yeux
je regarde tes rêves
qui s'illuminent et s'éteignent
comme un phare délabré
par le vertige du temps
trop de souvenirs inattendus
trop de soucis
qui bouleversent mes entrailles
sans toi
je ne saurais pas
nager dans le feu
ma mémoire est en fuite
je porte tes douleurs
tes maux
tes plaies
sur la pointe de mes seins
je cherche constamment
tes sourires
ta vie
ta vocation
tes projets et tes poèmes
aux fonds de mes larmes
je cherche encore ton cadavre
tes os blanchis
ton soleil ne se lève plus
souffle horizontal
ma plume
déchire à coups de becs
ton destin dans la tombe
dévasté et décapoté

l'enfer déverse ses larmes
sur tes rives
tes désirs se plaignent
immobile source de vie
hélas !
l'amitié n'est plus
point de partage

point de sourire
espérances noyées
au plus profond des vagues
ma joie se met à pleurer
quand j'écris notre amitié
tes rêves s'écoulent
entre mes doigts écartés
ma plume pleure
à gorge déployée
nos amis qui sont trépassés
elle pleure encore
le jeune poète Matiah Eckhard
que les larmes de ma plume
soient le miroir
du vivre ensemble
et qu'elles découvrent
en tout être humain
un monde infini.

ITALIE

Claudia Caprara *Vittime suicide*, Liceo Socrate, Roma.

1er prix Lycée du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

<https://youtu.be/8kx8ug4hBmE>

“Alzati, che ci fai laggiù a terra,
corri Soraya, corri è finita la guerra”
una mano mi afferra
“Si dorme la notte adesso, vieni accanto a me a vedere le stelle”
Son finite le lotte, ormai resta in me solo il silenzio di un urlo ribelle
Si torna a sognare su un prato bagnato, sotto un cielo stellato si torna a sognare una vita in
un ricordo spezzato

Sono un bambino naufragato nel silenzio di quelle
lacrime sbiadite,
Dentro di me un lamento spezzato da un urlo ribelle, grida “vittime suicide”

Sono vittima di un mondo sbagliato,

Sulla pelle ho le ferite
Del sogno di un viaggio lontano guidato da stelle,
Tante anime svanite

Il ricordo del mare salato,
pioggia a catinelle,
distruggi vite,
Un sospiro tirato dal vento laggiù nelle celle, le speranze atterrite

Un barcone sprofondato
riflesso in bacinelle d'acquavite,
Mi apre le porte di un giardino incantato, senza sentinelle,
ho bussato adesso aprite,
da ora mai più strade proibite,
Nel giardino delle
vittime suicide

Adesso vi racconto una storia, la storia di Soraya, che ha gli occhi chiusi e non risponde, che
da vedere non ha niente e nessuno che la chiami,
l'allarme degli esclusi risuona e si diffonde ma non è servito a niente, non esistono richiami

Soraya non ha mai visto il mare e ora giace nella schiuma delle onde,
Soraya nessuno la va a cercare e la sua vita sfuma nella sabbia che la nasconde,
Soraya non si mette neanche a urlare e il suo silenzio si frantuma sulle sponde
Soraya contenta ora si lascia andare, cullare come una piuma nelle acque profonde

Ed è così che me ne sono andato
I rischi di un'avventura ostica Non mi hanno fermato

Volevo raccontarlo in musica
anche se il peggio ormai è passato
non sarò l'unico ma do voce a ciascun dimenticato

Per questa società che giudica il giorno del giudizio è arrivato
una richiesta d'aiuto che brulica
Tra le urla dell'immigrato,

Il sole a Occidente non è tramontato, come quel grido che continua ancora ad essere
ignorato

Un fiore è stato piantato e un pensiero sradicato è appassito, ho notato che va di moda
aver ascoltato e fingere di non aver sentito

No non mi è sufficiente il solo attimo di una suggestione
Voglio arrivare alla gente attirare la loro attenzione

Sono Tutti capaci a lasciar affondare un barcone e dire che stava meglio lì,
non ti voltare, scatena una reazione, oppure Provaci te ad andare avanti così

Che me ne faccio di un articolo di giornale,
se si continua a morire pensando che sia normale,

E non mi so spiegare tutto quest'odio viscerale quando andare avanti a camminare,
viaggiare, è un fenomeno naturale

mi sono rotta di tutta questa ipocrisia, che fine ha fatto il diritto alla vita di un ragazzo di
poter scappare via,

Non mi interessa che il mondo rimanga scioccato, perché non sono le persone ma il
pensiero di fondo ad essere sbagliato

Io penso che per alcuni la questione non sia ancora ben chiara, e a questi rispondo solo che
se esiste la vostra amata razza pura è perché con qualcun' altra prima si è mischiata

Sono lieta di informarvi che nello sviluppo dell'umanità una razza pura non è stata ancora
mai identificata per cui smettetela di cercarla ovunque e mettetevi in testa che non esiste,
smettetela di prendervela con tutti, cercare differenze che non esistono, non avete niente
più di loro

Ambra Grande, *Giardino in fiore, Jardin en fleur, Milan*

**Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard
2020.**

Un fiore assennato

da qualche tempo germogliato,

vivente in un punto luce,

protegge da bieche paure.

È uno dei tanti fiori

nel giardino della vita

è un fatto a priori:

incombente dinanzi un'amanita.

Ovolo casto o velenoso?
il dilemma si prospetta;
rifiuta un terreno arenoso,
l'amore disinteressato dell'ambretta.

Jardin en fleur

Une fleur sage
Depuis quelques temps a poussé
Vivant dans un point lumière,
Protège des peurs sinistres

C'est l'une parmi tant de fleurs
Dans le jardin de la vie
C'est un fait a priori :
Elle incombe face à une amanite

Oronge chaste ou vénéneuse ?
Le dilemme se présente ;
Elle refuse un terrain sablonneux
L'amour désintéressé de la scabieuse des champs.

ROUMANIE

Nicoleta Dănăilă, *Aquarelle*

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020

il pleut une chanson d'amour
je te vois dans une aquarelle
et je devine tes contours
ma vie sans toi est noire et vaine
de la fenêtre éclats de verre
un vol hagard qui n'a plus d'ailes
après l'amour après la haine
un petit cœur qui n'est plus là
un arc-en-ciel ouvrant ma voie
je te vois dans une aquarelle
tends-moi ta main donne-la-moi
de toi toute ma vie est pleine
ô mon petit soulier je vois
dans mes petites aquarelles
les nuances de ton cher minois
et les fleurs blanches du printemps
vois-tu mon amour le beau temps ?

SLOVAQUIE

Anna Doris Šátková, *Comment nous vivons*, Gymnázium Matky Alexie, Bratislava

Mention spéciale collègue du concours de poésie Matiah Eckhard 2020

Qu'est-ce que vivre ensemble?
C'est peut-être être avec toi à tout moment?
Cela veut dire que je n'aurai pas ma propre vie?
Non, ce n'est pas vivre ensemble.
C'est être prisonnier.
Je ne veux pas de tes promesses.

Je ne veux pas de tes mensonges.
Je ne veux pas te forcer
à être toujours avec moi.
Je veux être la mienne.
Tu veux être le tien.
C'est comment nous vivons ensemble.
Nous sommes indépendants comme les oiseaux au ciel.
Nous sommes libres comme l'air.
Mais nous sommes aussi l'un avec l'autre.
Et c'est comment nous vivons ensemble.

Barbora Csornaiová, De la paix dans mon âme, Gymnázium Matky Alexie, Bratislava.

Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard 2020.

Nous ne pouvons pas vivre ensemble
Nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre
Nous avons donc tous choisi notre propre chemin
Avec un espace vide dans notre âme
Peu importe si c'est dur pour nous
L'endroit reste vide pour toujours

La destruction est venue au monde entier
Tout le monde avait peur et a couru chez soi
Nous nous sommes tenus là et n'avions peur de rien
Nous nous sommes juste regardés
Nous sommes restés silencieux
Nos chemins se sont rejoints comme deux amants

Rues, parcs, écoles, magasins vides
Les autres vivent ensemble chez eux et ont peur
Les querelles entre eux sont monnaie courante
Ils ne veulent pas être ensemble mais ils le doivent

Mais nous sommes heureux de vivre ensemble
Notre monde ne détruira rien et personne
La peur nous contourne et la foi nous remplit

Tout se terminera un jour et un nouveau départ viendra
Et les gens commencent à comprendre
Que s'ils ont quelqu'un avec qui vivre
rien n'est trop mal.

Dorota Vandáková, *La Vie entre les murs*, Gymnázium Matky Alexie, Bratislava, Slovaquie
Mention spéciale étudiants/jeunes travailleurs du concours de poésie Matiah Eckhard
2020.

Nous sommes pris au piège avec ceux
que nous connaissons le mieux.
Est-ce vraiment chez nous un lieu harmonieux?

Parfois on entend de belles paroles autrefois elles se transforment en menaces insidieuses.
Un jour je suis heureuse et un jour je suis ennuyeuse.

Notre aventure la plus grande est d'aller à la cuisine.
Sur mon balcon je salue la voisine.

Je me suis rapprochée de ma famille.
J'ai découvert que mon frère n'était pas un méchant gorille.

Nous regardons tous les étoiles ensemble
Nous croyons aux meilleurs lendemains.
C'est un exemple
comment vivent aujourd'hui les humains.

SUEDE

Margareta Nordin, *L'Année Prochaine*, Folkuniversitetet de Stockholm.

Enseignante : Françoise Sule

Aujourd'hui, la saleté sera plus dure que la propreté

La propreté aurait dû être plus récalcitrante

Le sale fera plus mal que le propre

Le propre aurait dû montrer plus de résistance

Si cela avait été possible.

Demain, l'abandon pleurera ses mémoires

Les mémoires auraient voulu s'accrocher plus fermement

Demain, et les jours à venir, elles s'évaporeront

Elles seront plus oubliées que l'abandon

Dans un corps qui n'aura plus de cordes d'attachement.

Après-demain, le hier peinera plus que son demain

Les blessures auront des croûtes de plaie

Et consoleront plus que les pansements

Qu'auraient à offrir les sauveteurs

Si prompts dans l'ignorance

L'année prochaine, encore, la pluie de missiles mouillera la terre plus que les larmes

Des mères qui pleureront auprès des tombeaux

La pluie arrosera les prés plus que les ruines

Et ceux qui ne sont pas encore nés naîtront

Dans l'odeur de menthe et dans le chant collectif

**Margareta Nordin, *Dans Mon jardin*, , Folkuniversitetet de Stockholm.
Enseignante : Françoise Sule**

L'hiver

Je voudrais les fleurs éphémères

Les papillons et les critères

Les réponses et les salutaires

Dans mon jardin d'hiver.

Je voudrais une grande sphère

Caresse du ciel et de la terre

Je veux les étoiles imaginaires

Dans mon jardin d'hiver

L'été

Je voudrais les feuilles mouillées

Qui seront bientôt givrées

Pour couvrir les plantes cachées

Dans mon jardin d'été.

Je veux les ombres éclairées

L'éclat qui a soudain fêté

Les esprits noirs et sombrés

Dans mon jardin d'été

L'automne

Je voudrais la folie qui sonne
L'étourdissement d'une conne
Chut ! fais gaffe à ceux qui sermonnent
Dans mon jardin d'automne

Je veux les insectes qui bourdonnent
Le miel qui soupçonne
Toute attaque gloutonne
Dans mon jardin d'automne

Le printemps

Je voudrais trouver des vêtements
Tout neufs chers et brillants
Les ongles non pas non sanguinolents
Dans mon jardin de printemps

Je voudrais jeter au feu étincelant
Tous les chiffons feignants
Je veux les ongles en pétales scintillants
Dans mon jardin de printemps

**Margareta Nordin, *Il y a un temps*, , Folkuniversitetet de Stockholm.
Enseignante : Françoise Sule**

Il y a un temps pour la guerre (*non, elle a fortement protesté*)
et un temps pour la paix,

un temps pour la fuite (*seulement pour ceux qui ne savent pas ce que c'est*)

et un temps pour le retour,

un temps pour fuir (*je répète, non*)

et un temps pour revenir,

un temps pour le trafiquant d'êtres humains (*cet exploiteur sauveteur*)

et un temps pour le passeport,

un temps pour faire les valises en hâte (*ne prends que le plus nécessaire*)

et un temps pour les défaire,

un temps pour le naufrage (*la mer qui engloutit*)

et un temps pour le sauvetage,

un temps pour la trahison (*ton voisin, qui est-ce*)

et un temps pour la fidélité,

un temps pour se cacher (*où, où, où*)

et un temps pour se faire connaître,

un temps pour la séparation (*son cœur se déchire*)

et un temps pour les retrouvailles,

un temps pour l'adieu (*mon amour*)

et un temps pour le bonjour,

un temps pour la mort en guerre (*on n'est pas né pour cette mort*)

et un temps pour le pacifisme,

un temps pour les larmes de douleur (*qu'elles coulent*)

et un temps pour celles de soulagement,

un temps pour la négligence et un temps pour la résistance (*oui*),

un temps pour la lutte (*oui, et encore oui*) et un temps pour l'indifférence.

Il n'y a pas le temps pour la guerre (*elle a protesté*).

SOUDAN

Abdelwahhab Mouhammed, *Rêves en grève*. Université d'El Nilein, Khartoum.

Il y a vingt ans, j'avais un an;

J'étais petit, je savais rien;

J'ignorais la vie et le temps;

J'étais porté par les mains.

Je pleurais pour des gouttes de lait,

Je criais car ma mère est loin.

C'est quoi, la vie? Comment on fait?

Comment la vie ça marche bien?

J'avais beaucoup, mais trop de rêves,
Oui trop d'étoiles à retenir,
Mais cette nuit, elles sont en grève,
Je crois que c'est elles qui veulent partir.

Il y a vingt ans, j'avais un an,
Je me disais que je serais grand;
Je passerais tous les océans;
Je serais un (dragon volant).

Où sont ces espoirs menteurs?
Où est le vol après l'essor?
C'est impossible sous le soleil!
Besoin de guide et de conseils!

À cause de moi que ça m'arrive!
D'avoir un esprit naïf,
Je laisse la vie faire ce qu'elle veut,
Et en tout cas je suis heureux.

Abdelwahhab Mouhammed, *Message de manque*. Université d'El Nilein, Khartoum.

On sème l'amour ou on s'aime nous-mêmes?
On fait un théâtre ou bien c'est une seule scène?
On doit y penser et continuer notre chemin,

Oui je tends main pour qu'on avance très loin.
Tu me manques tellement, comme je rêvais de la retrouvaille,
Où des larmes cordiales se plaignent du chagrin,
Le chagrin du manque et des (Ah) et des (Aïe),
Disons-lui donc adieu et qu'on n'en a plus faim.
Je te serrerai bien fort, on est ensemble en fin,
Rien ne pourra nous désunir, notre amour est sain.
Je te manque vraiment? Si oui, dis-le-moi!
De rester séparé, non! On n'en a pas le droit.
Je souffre énormément quand je suis loin de toi,
Tu acceptes que ça m'arrive et que se torture mon foie?
Rondons-nous très heureux, pourquoi pas être heureux?
Le malheur ne nous convient pas, ne soyons pas malheureux!
Oui, on sème l'amour et on s'aime nous-mêmes,
Ni de théâtre, ni même scène: c'est un grand roman, ma reine.

Abdelwahhab Mouhammed, *Le train*. Université d'El Nilein, Khartoum.

Le train qui apparaît de loin,
Le train qui marche à peine bien,
Le train qui passe péniblement,
Le train qui traverse l'océan.

Un train qui marche sans charbon;
Un train qui tire deux mille wagons;
Nuit et jour entre les gazons,
Ciel et terre, c'est un dragon.

Le train répand trop sa fumée,
Éternuant ses jours rhumés,
Se casse toujours ses roues abîmées,
Le train qui vole à ailes plumées.

De gare à gare, oui sans arrêt,
Le train connaît à peine les quais,
Les rails vétustes en sont sapés,
Parcourt le monde cherchant la paix.

Le train a fini son travail,
Le train attend au portail,
Il est épuisé de cette bataille,
Mon train attend que sa machine caille.

Abdelwahhab Mouhammed, *Les bêtises de l'amour*. Université d'El Nilein, Khartoum.

Vrai que l'amour n'est pas un vain,
Mais l'amour, en fin, est un destin.
Avant qu'on tombe amoureux de quelqu'un,
On doit imaginer quelle est sa fin.

L'amour est une grosse cage d'dées,
Et le cerveau, elle doit l'en vider,
À l'amant elle fait les souder,
À sa fenêtre le laisse accoudé.

On dit que l'amour est un hasard,

Un beau sentiment, mais très bizarre,
Qui se féconde du premier regard,
Mais quand il meurt, on devient barbare.

Le premier amour n'est pas très fort,
Peut-être au vol est-il l'essor,
On aime vingt fois, où est le tort?
Trente, même cinquante on aime encore.

On dit que la vie sans amour,
C'est comme il fait nuit tous les jours.
Dormez! Profitez-en toujours!
Aux coeurs des amants dites bonjour.

Abdelwahhab Mouhammed, *Dialogue d'adieu*. Université d'El Nilein, Khartoum.

Mouhammed:

Tu vas me quitter, Ah mon câlin!
Tu vas me laisser dès ce matin,
Tu iras bientôt trop très loin,
Adieu ou au revoir que tu reviens?

Chihâb:

Non, mon chéri, c'est bien le destin
Qui m'a choisi le départ certain.
Je pars ailleurs, peut-être je reviens,
Peut-être mon adieu te dira: tu viens.

Mouhammed:

Ah, mon ami, si tu sais, les raisons
Ce sont les seules qui me tirent de la maison:
Te chercher, te retrouver, et profiter du moment,
Te téléphoner le soir un peu trop souvent.

Chihāb:

Ce n'est pas d'égoïsme que je lance mon cours!
Ni l'intérêt ne m'inspire ce tour,
Mais je passe le port chercher l'espoir,
Peut-être mon sort m'y promet une victoire.

Mouhammed:

Hé bien, mon ami, n'éteins pas ton sang!
Ta famille t'attend, et ton ami, et ton Soudan,
Dissimule si la vie te sourit impunément,
Gagnes-en tes droits et laisses-y l'agaçant.

Chihāb:

De ta bouche, mon cher, et de mon coeur j'apprends,
Le devoir de l'amitié et celui du sang.
Je brigue le suffrage, chez l'espérance, me rends,
Lui embrasser la joue, l'épouser finalement.

Mouhammed & Chihāb:

Notre amitié ne s'éteint jamais dans les ports,
Quatre ans protègent ses racines contre la mort,
Étendant ses branches, et touchant les étoiles,
Un amour mais moins dur, et sans intervalle.